

A sa Majesté Albert 1^{er}, Roi des Belges

par Robert de Flers

Sire,

Votre Majesté connaît en ces jours à jamais mémorables, la satisfaction la plus magnifique de puisse envier un souverain: celle de commander une nation qui, d'une même âme héroïque et fervente, se jette au devant de la civilisation menacée pour subir le premier choc des barbares.

Certes, nous avons pour le peuple belge la sympathie la plus cordiale et la plus sincère. Nous le considérons comme le meilleur et le plus accueillant des voisins. Et, pourtant comme nous le connaissions mal! comme nous le connaissions peu!

Voici que tout à coup ce peuple intelligent, actif et confortable, qui grandissait dans la joie de son labeur et de sa loyauté, vient de donner à l'Univers, un exemple de bravoure et d'énergie tel que l'histoire le conservera dans la gloire de ses hauts faits et dans la piété de son souvenir.

Rien n'est plus beau, plus émouvant, que le spectacle d'un pays qui semblait n'avoir qu'à être heureux et qui, délibérément, subitement, décide d'être sublime, et sait y parvenir.

Les Parisiens se sont toujours plu à aller fréquemment se réjouir quelques heures dans cette riche et hospitalière Bruxelles, où tant de beaux souvenirs subsistent au milieu d'une vie active et féconde à l'abri de la paix.

La Paix, telle que Théodore de Banville nous l'a montrée dans une belle allégorie, ne se trouve pas seulement au milieu des moissons "allaitant de beaux enfants nus". Elle veille aussi, seraine et majestueuse, sur les usines puissantes, sur les charbonnages accouchant la terre de sa richesse; sur les filatures ouvrant et transformant le beau lin blanc; sur les moulins qui, avec l'aide du vent qui souffle et de l'eau qui chante, répandent le froment qui nourrit. - Terre de douceur et de bonté, de travail généreux et de paisible abondance qui s'épanouissait sûrement et gravement dans l'effort constant et confiant de sa bonne volonté quotidienne!

Mais un jour cette terre eut assez de s'enrichir: elle voulut s'embellir. Quatre journées lui ont suffi pour cela et le pays du bien-vivre est devenu le pays du bien-mourir.

Au premier mot, au premier ordre sorti de votre bouche, Sire, la Paix, car c'était encore elle - a saisi l'épée que vous lui tendiez. Il ne lui a fallu que quelques instants pour changer de visage, pour que son regard s'enflammât et pour que son bras s'affermît, afin de défendre invinciblement le charbonnage, l'usine, le moulin, la moisson.

Et tout cela fut fait si simplement, si rapidement, qu'en présence de cet effort prodigieux d'une nation hier petite et aujourd'hui si grande, le monde tout entier admire et s'étonne - sauf la Belgique -

La Belgique, elle, estime avoir accompli seulement son devoir de chaque jour. Son devoir a grandi, voilà tout; mais en même temps que lui, et de façon à en être digne, ont grandi sa vigueur, sa puissance, sa force d'âme.

Votre Majesté avait raison d'avoir confiance en son peuple et en son droit. Elle l'a dit le premier jour: "Un pays qui se défend s'impose au respect de tous et ne peut pas périr. Dieu sera avec nous."

Sans doute l'Empereur Guillaume s'adressait aussi à lui mais c'est vous, Sire, qu'il a entendu et exaucé. Il a été le Dieu de vos armées.

En quelques heures, les régiments de votre Majesté, mettant les doubles, ont conquis devant Liège tout ce que l'on veut conquérir de gloire. Cet escadron de guides chargeant pendant 7 heures des uhlands dix fois supérieurs en nombre - ce petit sergent, tireur renommé, courant en avant de sa compagnie et faisant utilement tout seul le coup de feu sur l'Etat-major ennemi - ce gouverneur répondant hautement à toutes les menaces et organisant la plus ingénieuse et la plus magnifique des défenses - cette population prête à supporter tous les périls, ne sont que les épisodes de ce siège qui, aux premiers jours de cette formidable guerre européenne, prouve avec éclat que les réserves d'héroïsme et de dévouement du monde civilisé sont demeurées intactes. Une vieille devise Liégeoise affirmait - vous ne vous en offusquez pas, Sire - qu'à Liège, tout homme en sa maison est Roi. Nous savons aujourd'hui qu'à Liège tout homme en sa maison est héros. Et la croix de la Légion d'Honneur que le Gouvernement de la République française vient d'accorder à la vaillante cité n'aura jamais récompensé un sang plus utilement et plus noblement répandu.

Vous espériez cela, Sire, lorsque vous rendant à cheval du Parlement à l'Armée, vous avez pris à peine le temps d'aller au palais dire adieu à sa Majesté la Reine, auprès de laquelle vous deviez trouver la plus belle et la plus royale des approbations. Nous savons, en effet, - et ce nous est un orgueil de le savoir - que la souveraine des Belges a tout de suite indiqué d'un geste plein de grâce et de hauteur, que la barbarie imposait le même devoir, de courage et d'abnégation aux bras des hommes et à l'âme des femmes. Nous savons que la Reine, fille de cette Bavière, qui n'a subi la domination prussienne qu'à son cœur défendant, a pensé à la fois à la Belgique et à la France, comme à deux sœurs qui devaient s'unir pour la bataille et pour la victoire.

Nous pensons, Sire, que l'hommage de notre respectueuse et profonde reconnaissance à la Reine est le meilleur moyen qui nous soit offert de plaire à votre Majesté. Nous nous empressons de le saisir.

Nous venons d'apprendre par les dépêches que votre Majesté vient d'adresser au Président de la République, que nos armées avaient pénétré en Belgique et qu'elles étaient rangées à côté des troupes Belges pour lutter contre l'envahisseur. D'une même colère, d'un même héroïsme, elles vont aller à la bataille au son de cette marche que les uns et les autres connaissent bien, puisqu'elle réunit deux noms chers aux deux pays: la marche de Sambre-et-Meuse. C'est à ces rudes et fiers accents, Sire, que vous rentrez dans Bruxelles pavoisée. Et dès le lendemain, dans votre royaume agrandi et annobli, la Paix, dans sa douceur et sa sérénité, tendra de nouveau les bras à ses beaux enfants nus.